LE TRESOR SUPPOSÉ,

OU

LE DANGER D'ÉCOUTER AUX PORTES.

LE TRÉSOR SUPPOSÉ,

OU

LE DANGER D'ÉCOUTER AUX PORTES,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE, MÊLÉE DE MUSIQUE.

PAR le citoyen HOFFMAN.



A PARIS,

Chez HUET, Libraire, rue Vivienne, n.° 8.
RAVINET, Libraire, rue Froidmanteau, N.° 185.
CHARON, Libraire, passage Feydeau.

AN XI. (1803.)

PERSONNAGES.

GÉRONTE, tuteur et oncle de Lucile.
LUCILE.
DORVAL, amant de Lucile.
LISETTE, suivante.
CRISPIN, valet de Dorval.

La Scène se passe à la campagne, dans la maison de GÉRONTE.

Le théâtre représente un sallon. Sur le devant, deux portes de cabinet; au fond, à la gauche du spectateur, une porte d'entrée commune à tout le monde; au fond, à droite, une autre porte donnant sur le petit escalier, porte dont Géronte seul a la clef: près du cabinet, à droite, une table avec un tapis.

Quoique le citoyen Gavaudan ait bien voulu se charger du rôle de CRISPIN dans cette pièce, ce n'est point une raison pour que ce rôle appartienne à l'emploi des *Amoureux*. Je n'ai choisi le citoyen Gavaudan, que parce qu'il est également propre aux deux genres; mais ce CRISPIN doit être joué par le *Comique* de la troupe, s'il est jeune, et si l'*Amoureux* ne remplit pas les deux emplois.

LE TRÉSOR SUPPOSÉ,

OU

LE DANGER D'ÉCOUTER AUX PORTES,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, DORVAL, CRISPIN.

LISETTE.

Quoi ! déja ? de si bonne heure ?

CRISPIN.

Si vous aviez autant d'amour que nous, charmante Lisette, vous auriez les yeux ouverts de bon matin.

LISETTE.

Mais M. Géronte est sorti ; nous sommes seules.

DORVAL.

C'est pour cela que je viens.

LISETTE.

On nous a défendu de vous recevoir.

CRISPIN.

En nous recevant sans qu'on le sache, c'est comme si vous ne nous aviez pas reçus.

LISETTE.

Ne vous y fiez pas. Quand monsieur s'éloigne de la maison, il y revient toujours plutôt qu'on ne l'attend. Il est bien fin !

LISETTE. (*Suite de l'air.*)

Oui, messieurs, nous n'aurons pour vous
Que des sentimens raisonnables,
Et vous serez aimés de nous
Tant que vous saurez être aimables.

DORVAL.

Mais Lucile sait que je l'adore, que...

LISETTE. (*Suite de l'air.*)

L'amant est bien obéissant;
Mais un époux, moins complaisant,
Sait bientôt nous faire connaître
Que du logis il est le maître.
Puisqu'ici-bas tout doit finir,
Puisqu'un jour notre charme cesse,
Si la femme doit obéir,
Laissez-la quelque tems jouir
Du plaisir d'être la maîtresse.

CRISPIN.

Mais enfin sommes-nous aimés ?

LISETTE. (*Suite de l'air.*)

Oui, messieurs, nous aurons pour vous
Des sentimens très-raisonnables,
Et vous serez aimés de nous,
Autant que vous serez aimables.

CRISPIN.

Mais cela n'est pas clair.

LISETTE.

Voici mademoiselle ; elle s'expliquera mieux.

SCÈNE II.

LISETTE, DORVAL, CRISPIN, LUCILE.

DORVAL.

AH ! charmante Lucile, dois-je en croire un triste pressentiment ? partagez-vous la haine de votre oncle, et l'infortuné Dorval doit-il renoncer au bonheur et à l'espérance ?

LUCILE.

Non, Dorval, je ne partage point les sentimens de mon oncle; je l'avouerai même, son injuste prévention ne fait que m'intéresser davantage à votre sort. Si j'étais maîtresse de ma fortune, je ferais mon bonheur de réparer les torts de votre jeunesse; pardonnez-moi ce reproche, il sera le dernier.

DORVAL.

Si je vous suis cher, je suis le plus heureux des. . . .

CRISPIN.

Des amans ruinés.

LUCILE.

Mais que d'obstacles s'opposent à notre union! Mon oncle n'estime que la richesse, et je ne puis encore. . . .

CRISPIN, *vivement.*

Mademoiselle, permettez; monsieur, écoutez-moi; Lisette, faites attention. Voyons d'abord où nous en sommes, je vais éclaircir le fait. Mademoiselle, votre tuteur vous défend de parler à monsieur. Monsieur, l'amour vous ordonne de parler à mademoiselle. Mademoiselle, vous êtes riche, mais vous ne pouvez encore disposer de votre main, ni de votre fortune. Monsieur, vous étiez riche, mais vous ne l'êtes plus. Mademoiselle, vous n'avez d'espérance que dans votre majorité. Monsieur, vous n'avez d'espoir que dans le retour de votre père. Mademoiselle, votre tuteur a chassé monsieur de sa maison. Monsieur, votre maison fait grande envie au tuteur. Monsieur, vous avez grand besoin de la vendre bien cher. Mademoiselle, votre tuteur a grande envie de l'avoir pour rien.

DORVAL.

Eh bien! après?

LUCILE.

Je sais tout cela.

LISETTE.

Crispin, est-ce ainsi que tu prétends que je t'aime?

CRISPIN.

Que vous êtes impatiens! il faut bien connaître la maladie, avant d'y appliquer un remède. Votre mal est connu, et le remède. . . . . .

LISETTE.

C'est ?

LUCILE.

Eh bien ! c'est. . . . . .

DORVAL.

Parle donc, c'est. . . . . .

CRISPIN.

C'est ce qu'il faut chercher.

DORVAL.

Cherche donc.

LISETTE.

Silence ! j'ai cru entendre. . . . . .

LUCILE.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Laissez-moi voir dans ce cabinet.

LUCILE.

Pourquoi ?

LISETTE, *revenant.*

Il n'y est pas.

LUCILE.

Qui ?

LISETTE.

Votre tuteur, mademoiselle; il a la louable habitude de s'y cacher pour écouter ce qu'on dit, et observer ce qu'on fait. Il lui arrive souvent de rentrer par le petit escalier, et de se mettre aux aguets, sans qu'on s'en doute. Tenez, dérangez ce fauteuil, vous verrez à la cloison un petit trou que le malin vieillard y a fait pour épier tout ce qui se passe ici.

DORVAL.

Voilà ce qui s'appelle avoir l'œil à tout.

CRISPIN.

Quel coup de lumière !

DORVAL.

Qu'as-tu donc ?

CRISPIN.

Je crois. . . . oui, c'est cela. Vous dites que le tuteur a fait ce trou pour épier !

LISETTE.

Oui, et quand le fauteuil n'est pas devant, c'est signe que l'espion est derrière.

CRISPIN.

C'est bien... j'y suis.... non, non, je n'y suis pas.... si.... oui.... non.... peut-être....

LUCILE.

Parle.

DORVAL.

Explique-toi.

LISETTE.

Du génie!

CRISPIN.

Il me vient.

QUATUOR.

TOUS TROIS *à Crispin.*

Cher Crispin, invente, imagine.

CRISPIN.

J'entrevois, déja je devine.

TOUS TROIS.

Du courage! allons! de l'esprit!

CRISPIN.

Ce projet vraiment me sourit.

LUCILE.

Quel projet?

LISETTE.

Dis-le nous.

DORVAL.

Achève.

CRISPIN.

Attendez un peu que j'y rêve.

DORVAL.

Qu'est-ce donc?

LUCILE.

Hâte-toi.

LISETTE.

Finis.

CRISPIN.

Écoutez : m'y voilà : j'y suis.
Si le tuteur rude et sauvage
S'oppose à votre mariage,
Nous pouvons l'y forcer.

DORVAL, LUCILE, LISETTE.

Comment ?

CRISPIN.

Bien promptement, bien décemment,
Par un petit enlèvement.

LISETTE.

Insolent !

DORVAL.

Coquin !

LUCILE.

Quel outrage !

CRISPIN.

Calmez-vous ! un mot ! doucement !
Vous voulez un moyen plus sage ;
Il faut donc m'y prendre autrement.

ENSEMBLE.

TOUS TROIS.	CRISPIN.
Ah ! comme il me tourmente !	Ah ! si l'on me tourmente,
Quel est donc ce moyen ?	Il n'est plus de moyen :
Ah ! qu'il m'impatiente !	Quand on s'impatiente,
Il ne trouvera rien.	On n'est plus bon à rien.

A TROIS.

Dis-nous donc enfin ce mystère.

CRISPIN.

Laissez-moi : je tiens mon affaire.

A TROIS.

Pourquoi donc en faire un secret ?

CRISPIN.

N'allez pas gâter mon projet.

LUCILE.

Quel projet ?

LISETTE.
Dis-le nous.
DORVAL.
Achève.
CRISPIN.
Attendez encor que j'y rêve.
LUCILE.
Qu'est-ce donc ?
LISETTE.
Hâte-toi.
DORVAL.
Finis.
CRISPIN.
Écoutez : m'y voilà ; j'y suis.
L'amant, le tuteur, la pupille ..
Dorval, et Lisette et Lucile . . .
Crispin, la maison . . . Un moment !
La lettre du père à l'amant . . .
Et puis Lisette . . .
Et la cassette . . .
Et le vieux fou
Qui, par ce trou,
Déja nous guette . . .
Il faut travailler promptement.
LUCILE.
Comment ?
LISETTE.
Mais comment ?
DORVAL.
Mais comment ?
CRISPIN.
Fiez-vous à ma science ;
Agissez discrètement,
Et sans trop d'impatience,
Attendez l'événement.

ENSEMBLE.

LUCILE, LISETTE, DORVAL.	CRISPIN.
Ah ! qu'il m'impatiente !	Que rien ne vous tourmente ;
Quel est donc ce moyen ?	Allez, je le tiens bien :
Ah ! comme il me tourmente !	L'affaire est excellente ;
Il ne trouvera rien.	Je suis sûr du moyen.

CRISPIN.

Sortons, monsieur. Allons travailler au projet.

LUCILE.

Donnez-nous quelque espérance.

LISETTE.

Un mot, au moins.

DORVAL.

Un mot!

CRISPIN.

Le voici le mot. Je compose une lettre.... cela suffit. Si je ne vous marie pas demain, dites que je suis le plus grand maraud....

DORVAL.

Je le dis bien sans cela.

CRISPIN.

Sortons.

LUCILE.

Lisette, j'entends une voiture.

LISETTE.

O ciel! serait-ce.......

CRISPIN.

Paix! écoutons.

GÉRONTE, *derrière le théâtre.*

Eh bien! personne ici?

LISETTE.

C'est monsieur; nous sommes perdus.

DORVAL.

Comment fuir?

CRISPIN.

Cachons-nous.

DORVAL.

Dans ce cabinet. (*Il se cache dans le cabinet à droite.*)

CRISPIN.

Moi sous la table. (*Il s'y cache.*)

LUCILE.

Je tremble.

LISETTE.

Du courage.

LUCILE.

Le voici.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, GÉRONTE.

GÉRONTE.

COMMENT ! personne là dedans ? Vous ne m'avez pas entendu ?

LISETTE.

Monsieur ! nous ne vous attendions pas sitôt.

GÉRONTE.

C'est ce qu'il me semble.

LUCILE.

Mon oncle, avez-vous fait un bon voyage ?

GÉRONTE.

Mauvais. J'avais beaucoup d'argent à toucher, je n'ai reçu que cela. (*Il pose les sacs sur la table.*) Mes débiteurs se sont mis à la mode, ils ne payent plus. Mais qu'avez-vous donc ? vous êtes toutes déconcertées ; je vous dérange peut-être ?

LUCILE.

Ah ! mon oncle, pouvez-vous croire ? . . . . ;

(*Pendant cette scène, Crispin soulève la table sous laquelle il est, et peu-à-peu il la fait rouler près de la porte.*)

GÉRONTE.

Oh ! non, je ne puis rien croire. En l'absence d'un tuteur, qui pourrait penser. . . . .

LISETTE.

Que voulez-vous dire, monsieur ?

GÉRONTE.

Tu le demandes ? Je veux dire qu'avec une gouvernante aussi raisonnable que toi, ma nièce n'a pu s'occuper que du plaisir qu'elle aurait à me revoir.

LISETTE.

Eh bien ! vous avez deviné.

GÉRONTE.

Sans doute ; on ne pense plus au beau Dorval.

LUCILE.

Si j'y pense, mon oncle, c'est que sa situation m'inquiète.

GÉRONTE.

Je sens bien qu'il n'est pas à son aise ; mais s'il est gêné, c'est lui qui l'a voulu.

LISETTE.

Est-ce que vous savez où il est ?

GÉRONTE.

Oui, je le sais.

LISETTE.

C'est singulier.

GÉRONTE.

Qu'est-ce qu'il y a de singulier là dedans ? parbleu ! il est caché !

LUCILE.

Comment, il est caché ?

GÉRONTE.

Sans doute ; quand on a des créanciers à ses trousses, il faut bien se cacher pour ne pas aller en prison.

LISETTE.

Ah ! j'entends.

GÉRONTE.

Mais l'auriez-vous vu par hasard ?

(Pendant cette scène, Dorval fait plusieurs tentatives pour sortir du cabinet et traverser le théâtre, sans être vu.)

LUCILE.

Je serai franche, mon oncle, je l'ai vu.

GÉRONTE.

Il a osé venir ici.

LISETTE.

Il voulait vous parler de sa maison.

GÉRONTE.

Il consent donc à la vendre maintenant?

LISETTE.

C'est qu'il est dans l'embarras.

GÉRONTE.

Eh bien! qu'il en sorte.

(*Ici Dorval se hasarde à sortir du cabinet.*)

LISETTE.

Il y tâche, monsieur; vous avez grande envie de sa maison?

GÉRONTE.

Oui, je veux de sa maison, mais pas de lui. Et après, qu'a-t-il fait ici ce Dorval? (*Dorval sort.*)

LUCILE, *avec satisfaction.*

Ce qu'il a fait, mon oncle? il est sorti.

GÉRONTE.

Je crois bien qu'il n'avait pas envie que je le trouvasse. L'a-t-on vu sortir de chez vous?

LISETTE.

Non, monsieur, on ne l'a pas vu.

GÉRONTE.

C'est fort heureux. De pareilles visites vous feraient une fort mauvaise réputation.

(*Ici Crispin soulève la table avec son dos et la fait marcher peu-à-peu près de la porte.*)

LUCILE.

Autrefois, mon oncle, vous m'aviez permis de le regarder comme l'homme qui devait faire mon bonheur.

GÉRONTE.

Oui, autrefois. Le père était ici, le fils était forcé d'être sage; mais depuis, ce libertin a dit: mon père est aux Indes, il me rapportera des trésors, ainsi dépensons. Et puis les bals, et puis le jeu, et puis l'argent s'en va.

(*Ici Crispin en poussant la table, fait un peu de bruit; Géronte se retourne.*

GÉRONTE, *à Lisette.*

Pourquoi dérangez vous cette table ?

LISETTE.

Moi, monsieur !

GÉRONTE.

Oui, vous. Qui vous a dit de la mettre là ?

LISETTE.

Je voulais serrer votre argent.

GÉRONTE.

Et c'est pour le serrer que vous le poussez près de la porte ?

LISETTE.

C'est bien innocemment.

GÉRONTE.

Portez ces sacs dans ce cabinet.

LISETTE.

Dans lequel ?

GÉRONTE.

Celui-là. (*Lisette prend les sacs.*) Quelle fantaisie d'aller mettre cette table là-bas ?

(*Géronte prenant la table par un bout, la tire pour la remettre à sa place, de sorte que sans être vu, Crispin se lève et sort.*)

LUCILE.

Bon ! les voilà dehors.

GÉRONTE.

Il y a ici quelque mystère. . . . cette table. . . . cet embarras. . . Lisette, écoutez : je vous défends de recevoir Dorval, ou quiconque viendra de sa part. S'il se présente pour la maison, dites-lui qu'il s'adresse à moi seul. Obéissez, ou je vous chasse. Allez.

LISETTE.

Voilà ce que c'est : on se fâche parce qu'on n'a pu nous trouver en faute.

GÉRONTE.

Allez faire vos réflexions ailleurs.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, LUCILE.

GÉRONTE.

Vous, Lucile, de qui j'ai droit d'attendre plus de conduite et plus d'obéissance, je vous ordonne d'écrire à Dorval : signifiez-lui de cesser toute démarche à votre égard ; défendez-lui d'espérer votre main, et de se présenter jamais devant vous.

LUCILE.

Mon oncle, ces expressions sont bien dures.

GÉRONTE.

Vous ne pouvez rompre assez tôt avec lui. Je vous commande de lui écrire dans les termes les plus sévères, et même les plus durs. Je suis encore obligé de sortir : à mon retour, vous me montrerez votre lettre, et je me charge de la faire parvenir.

LUCILE.

Vous l'exigez ?

GÉRONTE.

Absolument. (*Il va fermer le cabinet où est son argent.*)

LUCILE.

J'obéirai, mon oncle.

GÉRONTE.

Je l'espère. (*A part.*) Je reviendrai, et j'observerai. (*haut.*) Songez sur-tout que j'ai l'art de deviner, et que absent ou présent je sais tout ce qui se passe chez moi. Adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

LUCILE, *seule.*

Oui, j'écrirai, mais rien ne peut me détacher de celui que j'aime. Je l'aimais quand il était heureux, dois-je l'abandonner dans l'infortune ? J'écrirai ; mais il saura ...

la contrainte seule et la tyrannie ont conduit ma plume, si peu d'accord avec mon cœur.

Romance.

Une femme est-elle maîtresse
D'oublier, d'aimer ou haïr?
Notre cœur ne sait obéir
Qu'à l'objet qui seul l'intéresse.

A l'amour, à sa douce ivresse,
Vainement on croit renoncer;
Et vouloir n'y jamais penser,
N'est-ce pas y songer sans cesse?

Faible cœur cède à la tendresse:
Je ne sais si c'est mal ou bien;
Mais je sais qu'au monde il n'est rien
De plus fort que cette faiblesse.

SCENE VI.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

MADEMOISELLE, je parierais que monsieur Géronte va rentrer.

LUCILE.

Pourquoi?

LISETTE.

Parce qu'il a des soupçons, et sans doute il va venir par le petit escalier, se blotir dans ce cabinet, et nous épier.

LUCILE.

Eh! bien, Lisette, sortons d'ici.

LISETTE.

Il en sera temps quand nous entendrons le bruit de la serrure.

LUCILE.

Que dis-tu des folies de Crispin?

LISETTE.

Des folies! c'est un projet charmant. Monsieur Géronte paiera la maison de Dorval six fois plus qu'elle ne vaut.

LUCILE.

Dorval est incapable de l'accepter.

LISETTE.

Sans doute, mademoiselle; aussi ne veut-il profiter de la ruse que pour forcer votre oncle à consentir à votre mariage.

LUCILE.

Mais ce mariage, dois-je le desirer? Crois-tu qu'il puisse faire mon bonheur?

LISETTE.

Voilà une réflexion bien tardive, mademoiselle; quand une fois le cœur est pris, à quoi nous sert la prudence!

AIR ET DUO.

En vain le cœur veut se défendre,
Le tendre amour sait tout dompter;
Il nous contraint à l'écouter,
Et dès qu'il parle, il faut se rendre.
On veut combattre, on veut le fuir:
Faibles efforts! Vaine espérance!
Ce n'est que dans l'indifférence
Qu'il est permis de réfléchir.
Femme résiste pour sa gloire,
Et se défend contre son cœur;
Puis elle accorde la victoire,
Pour triompher de son vainqueur.

LUCILE.

J'entends la porte, c'est mon oncle; sortons.
(*Elles sortent.*)

SCÈNE VII.

GÉRONTE, *seul.*

Elles n'y sont pas; tant mieux! on me croit dehors pour long-temps; je saurai comment on exécute mes ordres. On ne manquera pas de prévenir l'amant sur la lettre fâcheuse qu'il doit recevoir. Cette diable de maison me trotte toujours dans la tète; elle est charmante. . . . . . J'espère que Dorval sera bientôt assez ruiné pour être

forcé de s'en défaire. Quand il n'aura plus d'espoir de s'introduire chez moi, il sera bien obligé de prendre sa maison pour prétexte. C'est où je l'attends ; et plus je serai sévère à l'égard de la pupille, plus il sera accommodant à l'égard de la maison ; (*on entend frapper.*) Ah! ah! on frappe! c'est peut-être l'amant, ou quelque messager de l'amour. Entrons dans notre observatoire. (*Il se cache dans le cabinet.*)

(*Lisette l'observe et attend qu'il soit entré.*)

SCÈNE VIII.

LISETTE, *bas.*

L'y voilà. Jouons notre rôle. Qui est là? Qu'est-ce qui m'appelle? (*Crispin contrefaisant sa voix.*) Mamzelle Lisette, c'est monsieur Crispin qui m'envoie; il a une chose très-intéressante à vous dire. (*Lisette.*) Dites-lui que je l'attends ici. Monsieur Géronte est sorti et ne rentrera que le soir. (*Crispin.*) C'est un secret mamzelle Lisette, ne parlez de rien. (*Lisette.*) C'est bon! c'est bon! qu'il vienne, je l'attends. (*Elle ferme la porte très-fort et parle fort haut.*) Je vais donc savoir un secret : des secrets! que cela est joli ! j'ai presqu'autant de plaisir à les apprendre qu'à les redire. Il s'agit sans doute de nos jeunes gens. Mademoiselle est trop bonne, elle n'ose tromper son méchant tuteur : la décence, la timidité la retiennent...... je lui donne cependant de bien bons conseils. Eh! après tout, ne vaut-il pas mieux tromper un vieux grondeur qu'on ne peut aimer, que d'affliger l'amant qu'on aime ?

SCENE IX.

LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN, *haut.*

MA chère Lisette, réjouis-toi.

LISETTE.

Qu'est-il arrivé ?

CRISPIN.

Notre fortune est faite.

LISETTE.

Comment ?

CRISPIN.

Notre fortune, te dis-je : de l'or, des bijoux, un carrosse ; tu seras une grande dame, et moi, je serai un honnête homme.

LISETTE.

Est-il possible ?

CRISPIN.

Écoute ; mais dis-moi : le vieux grippon n'est-il pas caché quelque part ?

LISETTE.

Il est sorti ; il ne peut venir par cette porte sans que nous l'entendions.

CRISPIN.

C'est bien. J'ai reçu pour mon maître une lettre du papa.

LISETTE.

De celui qui est aux Indes ?

CRISPIN.

Oui. Comme depuis long-temps mon maître ne me paie pas mes gages, je me suis douté que la lettre contenait quelque billet au porteur, et j'ai rompu le cachet.

LISETTE.

Ah ! coquin.

CRISPIN.

Tu as tort, Lisette. On me doit, et on ne me paie pas ; j'ai droit à une saisie. Qu'est-ce qu'on me doit ? c'est de l'argent. Qu'est-ce qu'un billet au porteur ? c'est de l'argent. L'argent est donc mon bien ; et l'on prend son bien où on le trouve.

LISETTE.

Ah ! tu as raison : voilà ce que c'est que de savoir expliquer la justice ! Et tu as trouvé des billets ?

CRISPIN.

Cent fois mieux que cela. Écoute donc, ma chère, la lecture de cette lettre charmante.

LISETTE.

Oh ! comme elle est jaune.

CRISPIN.

C'est qu'elle vient de loin. Écoute : c'est le papa qui écrit. (*Il lit.*) « Mon cher fils, j'allais repasser en » Europe avec le bien que j'ai amassé dans ce pays, » lorsque j'ai été attaqué par une maladie cruelle, à » laquelle je vais succomber. »

LISETTE.

Le cher homme !

CRISPIN.

» Quand je me séparai de vous pour venir au secours » d'un établissement qui exigeait ma présence, je vous » ai défendu de vendre la maison que j'habitais, et je » vous donnais pour raison de cette défense, l'attache- » ment que j'avais pour le toit qui avait couvert mes » aïeux ; mais j'avais un motif plus puissant de vous en » interdire la vente. »

LISETTE.

Lis donc plus vite.

CRISPIN.

» Apprenez, mon très-cher fils, que pendant » vingt ans que j'ai fait un commerce lucratif, j'ai » amassé une fortune considérable. Je l'ai toute » convertie en diamans et autres pierres précieuses. . . »

LISETTE.

Oh ! mon Dieu ! des diamans !

CRISPIN.

« Et autres pierres précieuses, comme étant des objets » plus portatifs, et plus faciles à soustraire, en cas » d'accident. Craignant votre jeunesse et votre penchant » à la dépense, j'ai mis ces richesses dans un coffre de » fer, et je l'ai enterré dans la cave qui est sous le salon » d'été. Descendez-y donc, mon très-cher fils. »

LISETTE.

Oh ! le cher homme !

CRISPIN.

« Mon très-cher fils ; et fouillez à six pieds de la » porte, à main droite, auprès du mur. Ce trésor peut » être évalué à plus de cinq cent mille francs. »

LISETTE.

Cinq cent mille francs ! Oh ! le cher homme !

CRISPIN.

« Faites-en donc un bon usage, et je prie Dieu qu'il » vous accorde, avec cette fortune, santé, contente- » ment d'esprit . . . . etc. etc. » Comme le reste contient les adieux du mourant, et que nous n'avons pas envie de nous attendrir, je t'épargne la lecture.

LISETTE.

Oh ! Crispin, quelle fortune !

CRISPIN.

Fortune pour nous, Lisette.

LISETTE.

Comment, tu aurais le cœur de prendre ce trésor ?

CRISPIN.

Oh ! j'ai un grand cœur, je t'en réponds.

LISETTE.

Mais c'est voler.

CRISPIN.

Oui, si c'était une misère ; mais quand on prend cinq cent mille francs, cela ne s'appelle plus voler.

LISETTE.

C'est toujours une coquinerie.

CRISPIN.

Écoute, Lisette : si tu trouvais un bijou qui ne fût réclamé par personne, tu le garderais, n'est-ce pas ?

LISETTE.

Sans doute, il serait à moi.

CRISPIN.

Eh bien ! ce trésor, nous le trouvons ; et comme mon maître ne le réclamera pas, puisqu'il l'ignore, il sera donc à nous légitimement ?

LISETTE.

C'est singulier ! j'aurais cru que c'était mal faire.

CRISPIN.

Oui, les bonnes gens raisonnent ainsi; mais nous autres, nous n'avons plus de préjugés.

LISETTE.

Allons ! puisque ce n'est pas mal faire, faisons fortune.

CRISPIN.

Lisette, ce soir quand ton vieux bourru sera couché, quand Lucile dormira, tu sortiras doucement de cette maison. Tu viendras me trouver ; mon maître doit passer la nuit à un bal, nous serons seuls ; nous exhumerons les cinq cent mille francs, des chevaux nous attendront, et fouette cocher, jusqu'à ce que nous soyons hors de toute atteinte.

LISETTE.

Ah ! Crispin ! comme nous allons nous aimer.

CRISPIN.

Tant que cela durera, ma chère.

LISETTE.

Et ton maître que va-t-il devenir ?

CRISPIN.

Eh bien ! quand il sera tout-à-fait ruiné, je le ferai mon intendant.

LISETTE.

C'est bien, Crispin; tu as bon cœur.

CRISPIN.

Comme on peut venir ici, je te quitte, et je t'attends après minuit.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas, je te jure.

CRISPIN.

Du secret !

LISETTE.

Vas ! ne crains rien : avec cinq cent mille francs, on fait taire. . . .

CRISPIN.

Adieu, charmante fille.

LISETTE.

Adieu, honnête garçon. (*Crispin sort.*)

SCÈNE X.

LISETTE, *très-haut.*

Oh ! comme cette journée me paraîtra longue ! à minuit, je serai donc dame. Allons, faisons la suivante pour la dernière fois. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

GÉRONTE, *sortant doucement du cabinet.*

Quelle nouvelle ! oh ! que j'ai bien fait de rentrer ! cinq cent mille francs ! je ne m'étonne plus que le vieux Dorval n'ait jamais voulu vendre cette maison, et moi j'en ai toujours eu envie : c'était un pressentiment, un avertissement du ciel ! J'ai eu bien tort de brusquer ce Dorval; il me l'aurait peut-être vendue ! Mais n'est-il plus moyen ? . . . . Ah ! si je pouvais faire le marché avant minuit ! . . . . Si je pressais Dorval ? . . . . . . Car enfin, puisqu'il doit perdre ce trésor, ne vaut-il pas mieux qu'il tombe entre les mains d'un honnête-homme comme moi, qu'entre celles d'un coquin de valet? D'ailleurs, Crispin n'osera rien dire, il a décacheté une lettre ; il y a de quoi le faire pendre ; décacheter une lettre ! c'est une infamie ! il n'aura garde d'en ouvrir la bouche. . . . . cinq cent mille francs ! mais il y a de quoi en devenir fou.

AIR.

Ah ! quel bonheur ! Ah ! quelle ivresse !
Dieu ! tous mes sens en sont émus.
Quel avenir ! quelle richesse !
Mon œil se trouble et n'y voit plus.

Remettons-nous; point de faiblesse !
Je crois déja rouler sur l'or,
Je crois tenir l'heureux trésor;
Mon œil le voit, ma main le presse :
Oui, les voilà, ces diamans,
Et ces bijoux, et ces brillans,
Et ces cailloux resplendissans,
Et ces saphirs éblouissans,
Et ces rubis étincelans . . .
Ah ! quel bonheur! Ah ! quelle ivresse!
Dieu ! tous mes sens en sont émus.
Quel avenir ! Quelle richesse !
Mon œil se trouble et n'y voit plus.

(Il tombe dans un fauteuil, y reste un momen en extase, puis il se relève avec force.)

Point de scrupule! Il m'importune ;
Employons tout pour réussir :
Quand il s'agit d'une fortune,
Il faut se pendre ou l'obtenir.

SCÈNE XII.

GÉRONTE, LUCILE, *tenant une lettre.*

LUCILE.

Vous êtes ici mon oncle ?

GÉRONTE.

Oui, je n'ai trouvé personne dehors, et je suis rentré.

LUCILE.

En ce cas, je vais vous montrer la lettre que j'écris à Dorval; vous serez content de moi, mon oncle, car je ne l'ai point ménagé.

GÉRONTE.

Ma nièce, vous avez tort. Il ne faut rien dire de désobligeant à personne : dans cette vie, on peut avoir besoin de tout le monde.

LUCILE.

Comment ! vous me disiez. . . . . . .

GÉRONTE.

Sans doute, je parlais en oncle; mais vous n'avez pas la même autorité, vous ne devez pas prendre le même ton. Mais voyons la lettre; (il lit): « Monsieur, comme » je ne puis jamais être à vous . . . . » Jamais! il ne faut jamais dire jamais. Qui est-ce qui peut répondre de l'avenir?

LUCILE.

Vous me l'aviez dit, mon oncle.

GÉRONTE.

Jamais! je voulais dire à présent, mais nous ne pouvons jamais dire jamais pour l'avenir. Suivons, « jamais être à » vous; je vous déclare. . . . . » Ce mot là ne convient pas, ma nièce: je vous déclare! C'est un supérieur qui dit cela, et non point une jeune fille; vous ne devez rien déclarer. Suivons. « Je vous déclare que je ne vous rece- » vrai jamais. . . . » Ma nièce, cela est grossier; c'est mettre un homme à la porte.

LUCILE.

Vous me l'avez dit, mon oncle.

GÉRONTE.

J'ai voulu qu'il n'eût aucune liaison avec vous; mais il peut avoir des affaires à traiter avec moi, et dans ce cas, nous devons le recevoir civilement. Suivons: « je vous » défends de paraître devant mes yeux. » C'est affreux cela, ma nièce. Je vous défends! on dit cela à un laquais, de paraître devant mes yeux! C'est une sottise. Ne peut-il vous rencontrer par hasard? avez-vous le droit de l'exiler de cette ville?

LUCILE.

Vous me l'avez dit, mon oncle.

GÉRONTE.

Je vous ai dit qu'il ne devait pas être avec vous seul à seule; mais avec moi c'est différent. Suivons, « car il » faut que vous sachiez que je ne vous aime point. » Vous mentez ma nièce; et vous savez que je n'aime point le mensonge.

LUCILE.

Vous dites que c'est un mauvais sujet.

GÉRONTE.

Je parlais comme tuteur. Nous appelons mauvais sujets ceux qui s'avisent d'aimer nos pupilles. Mais après tout, les défauts de Dorval ne font de tort qu'à lui; nous n'avons pas le droit de nous mêler de ses affaires. Tenez, Lucile, déchirons cette lettre qui pourrait causer du scandale, et prenons un moyen plus doux et plus honnête pour ramener ce jeune homme à une vie sage et réglée.

LUCILE.

Eh! bien, mon oncle, au lieu de lui écrire, je vais lui faire dire de. . . . . .

GÉRONTE.

De venir ici.

LUCILE, *vivement.*

Comment, de venir ici?

GÉRONTE.

Oui, de venir. Quoi qu'il n'ait pas reçu votre lettre, vous avez des reproches à vous faire d'avoir voulu le traiter de cette façon.

LUCILE.

Ce n'est pas moi, c'est vous.

GÉRONTE.

Eh bien! j'ai peut-être eu tort, et je dois lui en faire des excuses.

LUCILE.

Que n'allez-vous le trouver?

GÉRONTE.

Non, il croirait que j'y vais pour sa maison, et il pourrait vouloir me la vendre trop cher.

LUCILE.

Ah! je sais.

GÉRONTE.

Si vous lui faisiez dire de passer ici?

LUCILE.

De votre part?

GÉRONTE.

Non, il croirait que c'est par intérêt, mais comme si vous aviez quelque chose de secret à lui dire. Alors, je me trouverais-là par hasard.

LUCILE.

Lui donner un rendez-vous ? Cela n'est pas décent.

GÉRONTE.

Mademoiselle, il est toujours décent à une pupille de faire ce que son tuteur lui prescrit. D'ailleurs j'y serai.

LUCILE.

Allons ! mon oncle, il sera ici dans l'instant.

GÉRONTE.

C'est bien, ma nièce; allez et souvenez-vous que quoiqu'on ne veuille pas épouser un homme, ce n'est pas une raison pour lui dire des injures.

LUCILE.

Mon oncle, je serai plus polie à l'avenir.

GÉRONTE.

Faites-lui donc dire poliment qu'il vienne ici tout de suite.

LUCILE.

Eh ! bien, je crois qu'il vient d'entrer.....

GÉRONTE.

Ah ! ah ! déja.

LUCILE.

Oui, mon oncle, j'ai entendu sonner.

GÉRONTE.

Et vous connaissez comment il sonne ?

LUCILE.

Vous allez me gronder.

GÉRONTE.

Non, pas à présent. Dites à Dorval que je veux lui parler.

LUCILE.

Je vais vous l'envoyer, mon oncle.

SCÈNE XIII.

GÉRONTE, *seul.*

Ah! l'amant venait donc ici sans ma permission! c'est bien! on me trompait, je prendrai ma revanche. Monsieur Dorval ne se doute pas qu'il paiera cher les tours qu'il veut jouer au tuteur. . . . . Allons! hâtons nous, pressons, et faisons même les choses de bonne grâce. Quand je donnerai cent mille francs de la maison, c'est encore une assez bonne affaire. Le voici.

SCÈNE XIV.

GÉRONTE, DORVAL.

GÉRONTE.

Eh! bonjour, mon cher voisin; je suis enchanté de vous voir.

DORVAL.

Monsieur, bien de l'honneur.

GÉRONTE.

Asseyez-vous; j'ai bien des choses à vous dire.

DORVAL.

Je les écouterai avec d'autant plus de plaisir, que votre accueil me charme et m'étonne.

GÉRONTE.

Vous étonne! Douteriez-vous de mon amitié?

DORVAL.

Maintenant je n'en doute plus.

GÉRONTE, *souriant.*

Vous êtes un méchant, on ne vous voit plus dans cette maison; vous nous négligez.

DORVAL.

Si j'ai bonne mémoire, vous m'avez défendu votre porte.

GÉRONTE.

Oh! quelle calomnie! défendre ma porte au fils de mon vieil ami!... Mais, dites-moi, où en sont vos affaires?

DORVAL.

Elles sont mauvaises.

GÉRONTE.

Oui, Lucile m'a dit que vous étiez dans l'embarras, et cela me fait une peine....

DORVAL.

Je suis sensible à l'intérêt qui vous touche.

GÉRONTE.

Elle vous veut du bien Lucile; et moi aussi.

DORVAL.

Ah! monsieur, j'ai une telle défiance que je ne crois jamais que la moitié de ce qu'on dit.

GÉRONTE.

Pour que vous me croyiez, je veux vous tirer d'affaires.

DORVAL.

Vous, monsieur.

GÉRONTE.

Moi. Êtes-vous enfin dans la résolution de vendre votre maison?

DORVAL.

Je ne puis la vendre, monsieur; ou, pour me forcer à ce parti, il faudrait qu'on me fît un avantage que je ne puis espérer.

GÉRONTE.

Il faut toujours espérer, mon ami; il y a d'honnêtes gens dans le monde, il n'est rien que je ne fisse pour adoucir votre sort, et je suis capable de vous donner soixante mille francs de la maison.

DORVAL.

Vous êtes trop bon, mais je ne puis accepter. En payant mes dettes, il faut que je vive, et qu'il me reste quelque chose.

GÉRONTE.

Mais, combien encore, combien ?

DORVAL.

A moins de cinquante mille écus, il m'est impossible de conclure le marché.

GÉRONTE.

Cinquante mille écus ! c'est quatre fois plus qu'elle ne vaut.

DORVAL.

(*Il se lève.*) Je le sais bien, monsieur ; c'est pourquoi je ne veux pas la vendre. Au reste, je vais faire un petit voyage ; nous causerons de cela à mon retour.

GÉRONTE.

A votre retour ? Non pas, non pas ; quand j'ai une chose en tête, il faut qu'elle se fasse sur-le-champ. Je me sens un mouvement de générosité, et je ne réponds pas d'être demain dans les mêmes dispositions.

DORVAL.

Eh bien ! n'en parlons plus : je vous remercie de votre bonne intention. Adieu, monsieur Géronte.

GÉRONTE.

Restez donc, maudit homme. Je vous aime plus que vous ne pensez : je vous offre . . .

DORVAL.

A moins de cinquante mille écus, cela est impossible. dieu.

GÉRONTE.

Je vous les donne, je vous les donne. Dites maintenant qu'on ne trouve pas de bons amis.

DORVAL.

Monsieur, vous vous sacrifiez.

GÉRONTE.

La véritable amitié ne connaît point de bornes. Vous consentez donc ?

DORVAL.

Avec reconnaissance.

GÉRONTE.

J'aurai la maison tout de suite.

DORVAL.

Vous pouvez y entrer dès ce moment.

GÉRONTE.

Attendez-moi : je vais faire faire . . .

DORVAL.

Le contrat ?

GÉRONTE.

Non ; mais pour plus de promptitude, un simple écrit, un mot entre nous : vous entendez ?

DORVAL.

C'est bien, et la somme ?

GÉRONTE.

Nous la trouverons : j'ai toujours de l'argent pour rendre service. Vous allez m'attendre ? . . .

DORVAL.

Monsieur Géronte, je ne dois pas souffrir que vous preniez cette peine : je vais faire faire l'écrit en question, et je vous rapporterai les clefs en même temps.

GÉRONTE.

Ah ! vous êtes trop bon ; . . . mais vous reviendrez bientôt.

DORVAL.

Dans l'instant : le notaire est à deux pas.

GÉRONTE.

Et les clefs ?

DORVAL.

Aussitôt.

GÉRONTE.

L'écrit sera en bonnes formes ?

DORVAL.

Absolument. J'y cours.

GÉRONTE.

Pour cent mille francs, n'est-ce pas ?

DORVAL.

Cent cinquante.

GÉRONTE.

C'est vrai, c'est vrai : je l'oubliais. . . Je vous attends.

(*Dorval sort.*)

SCÈNE XIV.

GÉRONTE, *seul.*

Le trésor est à moi. Dès que j'aurai les clefs, je le déterre, je l'emporte, je le serre dans ce cabinet; et si le coquin de valet enlève Lisette, bon voyage! ils n'emporteront pas les diamans.

Couplets.

On ne peut rien me reprocher,
Et le scrupule doit se taire;
Car on peut faire, sans pécher,
Tout ce qu'un autre veut nous faire.
Je m'enrichis en me vengeant;
C'est agréable autant qu'utile:
Dorval en veut à ma pupille,
Et moi, j'en veux à son argent.

Nous nous trompons; mais entre nous,
Je vois certaine différence:
Il est inconstant dans ses goûts;
J'ai dans les miens plus de constance:
Ce libertin toujours changeant,
Ne pensant jamais à l'utile,
Se lassera d'aimer Lucile:
Moi, j'aimerai toujours l'argent.

SCENE XV.

GÉRONTE, CRISPIN, *tenant des clefs.*

CRISPIN.

Monsieur! monsieur.

GÉRONTE.

Que veux-tu, toi?

CRISPIN.

Est-il bien vrai, monsieur Géronte, que vous achetez la maison de mon maître?

GÉRONTE.

Que t'importe ?

CRISPIN.

Comment, monsieur ! quand les affaires de ce jeune homme se dérangent, vous allez lui enlever ce qui lui reste ?

GÉRONTE

De quoi te mêles-tu, maraud ?

CRISPIN.

Comment ! de quoi je me mêle ? Vous prenez notre maison !

GÉRONTE.

Je la paie quatre fois plus qu'elle ne vaut.

CRISPIN.

Ce marché ne se fera pas.

GÉRONTE.

Est-ce toi qui prétends l'empêcher ?

CRISPIN.

Voilà les clefs de la maison.

GÉRONTE.

C'est toi que ton maître a chargé de me les remettre ?

CRISPIN.

Oui ; mais je ne les lâche point.

GÉRONTE, *à part.*

Le coquin voudrait aller déterrer la cassette.

CRISPIN, *à part.*

Faisons si bien qu'il ne doute plus du trésor.

GÉRONTE.

Ton maître t'a-t-il ordonné de me remettre ces clefs ?

CRISPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Donne-les donc, et laisse-moi.

CRISPIN.

Doucement ! Je les tiens encore, et vous ne les aurez qu'après certaine explication.

GÉRONTE.

Comment, coquin !

CRISPIN.

Point de bruit, nous sommes deux.

GÉRONTE.

Donne les clefs.

CRISPIN.

Si vous refusez de m'entendre...

GÉRONTE.

Tais-toi.

CRISPIN.

Si vous refusez....

GÉRONTE.

Les clefs ! Je ne veux rien savoir.

CRISPIN.

Si vous refusez de m'entendre, votre marché vous ruinera.

GÉRONTE.

Oh! mon Dieu ! Eh bien ? Parle donc, explique-toi : parleras-tu ?

CRISPIN,

Du calme ! Je ne suis point pressé.

GÉRONTE.

Oh ! le maraud ! Mon ami, parle donc.

CRISPIN.

Vous venez d'acheter la maison ?

GÉRONTE.

Oui, et cher.

CRISPIN.

Eh bien ! il y a un trésor caché.

GÉRONTE.

Fable ! mensonge !

CRISPIN.

Un trésor immense que mon maître ne connaît pas.

GÉRONTE.

Bah ! S'il y avait eu un trésor connu d'un fripon comme toi, il y a long-temps qu'il n'y serait plus...

CRISPIN.

Vous le prenez sur ce ton? Eh bien! je vais tout découvrir à mon maître: il prendra le trésor, vous laissera la maison, et vous aurez fait un mauvais marché.

GÉRONTE.

Crispin, Crispin, écoute donc. Je suis un brave homme: on peut s'accommoder. Il y a un trésor, dis-tu?

CRISPIN.

J'en suis sûr.

GÉRONTE.

Comme j'ai payé la maison bien cher, s'il s'y trouve quelqu'accident heureux, tu sens bien que je dois en profiter.

CRISPIN.

Cela est juste; mais pour m'engager à me taire, il faut m'en donner la moitié.

GÉRONTE.

La moitié, coquin! La moitié, arabe!

CRISPIN.

La moitié, ou je vais tout découvrir.

GÉRONTE.

Reste donc, malheureux. Mon cher Crispin, arrangeons-nous. Mais, maraud que tu es, qu'est-ce que tu veux faire de deux cent cinquante mille livres?

CRISPIN.

Ah! vous savez donc qu'il y a cinq cent mille francs?

GÉRONTE.

Ah! que je suis bête! Je ne sais ce que je dis.

CRISPIN.

Comment, diable! avez-vous pu savoir que ce trésor...

GÉRONTE.

Et toi, rusé fripon, c'est donc pour les cinq cent mille livres que tu montrais tant d'attachement aux intérêts de ton maître?

CRISPIN.

Et c'est donc pour le trésor que vous payiez la maison si généreusement?

GÉRONTE.

Mon ami, ne disputons pas : qu'importe la somme ? Arrangeons-nous.

CRISPIN.

J'y consens.

GÉRONTE.

Je te donne cinquante louis.

CRISPIN.

Adieu.

GÉRONTE.

Je t'en donne cent.

CRISPIN.

Adieu.

GÉRONTE.

Deux cents et mon amitié.

CRISPIN.

Cela ne fait que deux cents.

GÉRONTE.

Que veux-tu donc ?

CRISPIN.

Voici mon *ultimatum*. Nous irons ensemble déterrer le trésor.

GÉRONTE.

Ensemble ? Ne crains rien : je t'en tiendrai compte.

CRISPIN.

Nous irons ensemble, nous l'apporterons ensemble, tenant chacun une anse de la cassette.

GÉRONTE.

Ah ! fripon.

CRISPIN.

J'aurai sur le trésor la somme de trente mille francs.

GÉRONTE.

Le voleur !

CRISPIN.

Décidez-vous : mon maître peut venir, et je dis tout.

GÉRONTE.

Et tu veux trente mille francs.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vous n'êtes pas raisonnable : je vous donne ce trésor pour un morceau de pain.

GÉRONTE.

Un morceau de pain ! le misérable ! Sais-tu ce qu'il en coûte pour gagner trente mille francs ? Tu es avare, Crispin ! c'est un vilain défaut.

CRISPIN.

Voici mon maître, je vais . . .

GÉRONTE.

Ne dis rien, ne dis rien ; nous causerons de cela.

CRISPIN.

Décidez-vous, monsieur : trente mille. . .

GÉRONTE.

Tais-toi donc, malheureux ! Nous nous arrangerons.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL.

DORVAL.

VOILA le double, fait entre nous sous seing-privé, en attendant le contrat en forme. J'ai signé : ayez la complaisance d'y mettre votre nom.

GÉRONTE, *prend la plume.*

Voyons. Pour la somme de cent . . .

DORVAL.

Cent cinquante mille francs..

GÉRONTE.

Oui, je vois. (*Il pose le papier.*)

CRISPIN, *à part.*

Il ne signe pas.

DORVAL.

Vous avez signé, monsieur Géronte?

GÉRONTE, *tenant toujours la plume.*

Je vais signer, je vais signer. Vraiment je suis enchanté d'avoir mis de l'ordre dans vos affaires.

CRIPIN, *à part.*

Il ne signe pas.

DORVAL.

Vous voudriez peut-être entrer dans la maison ?

GÉRONTE.

Oui, tout de suite, je vous l'avoue. A mon âge, on est pressé de jouir : d'ailleurs on est bien aise d'examiner une acquisition.

DORVAL.

Mon valet a dû vous remettre les clefs.

GÉRONTE, *tenant toujours la plume.*

Non : il ne me les a pas encore remises.

DORVAL, *à Crispin.*

Comment ! tu n'as pas donné les clefs ?

CRISPIN.

Monsieur, j'ai cru devoir . . .

GÉRONTE.

Je les lui ai demandées, cependant.

DORVAL, *avec une colère feinte.*

Pourquoi n'as-tu pas donné ces clefs ?

CRISPIN.

Eh bien ! monsieur, s'il faut tout dire, c'est parce que. . . .

GÉRONTE, *vivement.*

C'est bon ! c'est bon ! Ne le grondez pas, monsieur. C'est égal : un moment de plus ou de moins. (*Bas à Crispin.*) J'accepte, j'accepte.

DORVAL.

Non, monsieur, il faut que je sache . . .

CRISPIN.

Je vais vous le dire, monsieur ; je vais vous le dire.

GÉRONTE, *vivement.*

C'est assez ! Paix donc ! Ne vous emportez pas : ce

pauvre garçon n'a aucun tort ; c'est un honnête serviteur. (*Bas à Crispin.*) J'accepte, coquin !

DORVAL.

Il y a quelque mystère là-dessous. Je veux absolument savoir pourquoi il ne veut pas donner ces clefs.

CRISPIN.

Eh bien ! c'est parce que . . .

GÉRONTE, *à part.*

Il va tout dire.

CRISPIN.

C'est parce que vous n'aviez pas signé tous deux, et qu'on ne doit rien donner avant la signature.

DORVAL, *avec affectation.*

Comment, misérable, tu suspectes la probité de monsieur Géronte ! Un si honnête homme, si estimable, la vertu même !

GÉRONTE.

Il a raison : l'on ne peut être trop en garde contre la mauvaise foi. Il y a tant de fripons dans le monde !

DORVAL.

Oui, des fripons ; mais vous . . .

GÉRONTE.

C'est égal. Sa défiance est une preuve du zèle pour vos intérêts, et pour le tranquilliser, voilà ma signature.

(*Il signe.*)

DORVAL.

Ah !

CRISPIN, *à part.*

Bon ! Il est pris.

DORVAL.

Allons, monsieur Géronte, je pardonne à ce drôle-là ; mais à condition qu'il vous fera ses excuses de l'indigne soupçon qu'il a conçu.

GÉRONTE.

Qu'il me donne les clefs : c'est tout ce que je veux.

DORVAL.

Allons, maraud, conduis M. Géronte dans sa maison.

GÉRONTE.

Donne les clefs, Crispin, j'irai bien seul.

CRISPIN.

Monsieur, mon devoir est de vous y conduire.

GÉRONTE.

Allons! viens donc, puisque tu le veux ; mais passons par le petit escalier : nous y serons plutôt.

DORVAL.

Adieu, M. Géronte! Je sors aussi de mon côté.

GÉRONTE.

Adieu!

(*Géronte et Crispin sortent par la petite porte.*)

SCÈNE XVII.

DORVAL, *seul.*

Bon! je le tiens. Quand il verra son avarice trompée, il deviendra plus traitable, et moi, je serai généreux. Entre un avare et un amant, je sens quelle est la différence.

SCÈNE XVIII.

DORVAL, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Eh bien, Dorval?

DORVAL.

Tout est fini: ils vont fouiller dans la cave.

LISETTE.

Ils n'y trouveront pas même du vin.

DORVAL.

Je vous demande pardon : Crispin m'a dit qu'on y trouverait une cassette.

LUCILE.

Qu'il y a mise ?

DORVAL.

Je ne sais ; mais il dit que cela sera plaisant.

LUCILE.

Dorval, notre bonheur est assuré.

DORVAL.

Ah ! Lucile, je suis bien plus heureux que vous ne pensez : tous les biens me viennent à la fois.

LUCILE.

Que vous est-il donc arrivé ?

DORVAL.

En sortant pour faire faire l'acte de vente, j'ai reçu les plus heureuses nouvelles, et bientôt ma fortune rétablie...

TRIO.

LISETTE.

Écoutez ; je crois entendre ...

LUCILE ET DORVAL.

Quoi ? déja ? .

LISETTE, *près de la porte.*

Non pas encor.

LUCILE ET DORVAL.

Ils déterrent le trésor.

LISETTE.

Ne nous laissons pas surprendre.

LUCILE.

Parlons bas.

DORVAL.

Écoutons bien.

LUCILE.

Viennent-ils ?

LISETTE.

Je n'entends rien.

Ensemble.

Je ne sais ce qui m'agite :
Est-ce crainte ? est-ce desir ?
Ah ! comme le cœur palpite
Dans l'attente du plaisir !

Lisette.

Ecoutez : je crois entendre . . .
Ce sont eux . . . certainement :
Ils s'avancent lentement.

Lucile et Dorval.

Ne nous laissons pas surprendre.

Ensemble.

Lisette.	Lucile et Dorval.
Parlez bas ; retirez-vous.	Observons, et taisons-nous.

(*Ils se cachent.*)

SCÈNE XIX, et dernière.

GÉRONTE, CRISPIN.

(*Ils entrent tenant chacun une anse de la cassette.*)

Géronte.

Mais, maraud, lâche donc cette cassette.

Crispin.

Pas si bête.

Géronte.

Crains-tu que je ne te trompe ?

Crispin.

Monsieur, je suis très-craintif de mon naturel.

Géronte.

Eh bien ! ouvrons-la donc ; et puisque l'avarice te rend barbare, prends ta part, coquin, et fuis si loin, que je ne te revoie jamais.

CRISPIN.

Dites, dites : les complimens ne me séduisent point.

GÉRONTE.

Crispin, où est la clef ?

CRISPIN.

Vous la tenez, monsieur.

GÉRONTE.

Oh ! c'est vrai, ton mauvais procédé m'agite tellement...

CRISPIN.

L'éclat des pierreries vous rendra la raison.

GÉRONTE.

Mais cette cassette est bien légère.

CRISPIN.

Il ne faut pas un quintal de diamans pour cinq cent mille livres.

GÉRONTE.

Crispin, la clef ne tourne pas ; tu devrais bien m'aller chercher quelqu'outil pour forcer la serrure.

CRISPIN.

Non pas ; non pas. Nous en viendrons à bout.

GÉRONTE.

Eh ! bien, bourreau, je l'ouvre. La voilà. . . . . Ciel ! je suis mort, il n'y a rien !

(*Dorval, Lucile et Lisette, sont au fond et observent.*)

CRISPIN.

Comment, rien ?

GÉRONTE.

Elle est vide ! ô dieu ! je suis perdu, ruiné !

CRISPIN.

Monsieur, calmez-vous ; voilà un papier.

GÉRONTE.

Eh ! que m'importe ton papier ? Misérable, je me meurs, on m'égorge.

CRISPIN.

Ce papier nous indique peut-être l'endroit où est le trésor.

GÉRONTE.

Ah! tu crois.... ô ciel! lisons... je n'en puis plus.... lisons :

« Trésor pour mon fils. »

CRISPIN.

Eh! bien! je vous le disois. Ouvrez le papier, lisez.

GÉRONTE.

Ah! dieu! serait-il vrai? Je tremble.... voyons, *il lit :*

« Mon cher fils, le plus beau des trésors est de savoir » s'en passer.... le travail, l'économie, et la frugalité, » valent mieux que tous les diamans de l'univers. »

Plus d'espoir! c'est fait de moi! (*Il tombe dans un fauteuil.*)

(*Ils approchent tous l'un après l'autre et chacun fuit à la réponse brusque que lui fait Géronte.*)

LUCILE.

Mon oncle!

GÉRONTE.

Laissez-moi.

LISETTE.

Monsieur!

GÉRONTE.

Va-t-en au diable.

CRISPIN.

Monsieur Géronte.

GÉRONTE.

Coquin! maraud! scélérat!

DORVAL.

Monsieur Géronte!

GÉRONTE.

A d'autres! vous voilà vous?

DORVAL.

Oui, monsieur; et je veux calmer votre chagrin.

GÉRONTE.

C'est difficile.

DORVAL.

Je vois que ma maison vous déplaît.

GÉRONTE.

Fort.

CRISPIN.

Elle est trop chère.

DORVAL.

Eh bien ! je vous offre de la reprendre, et déchirons notre billet.

GÉRONTE.

Déchirons, dites-vous ? Oh ! mon cher Dorval, vous me rendez la vie .... déchirons, déchirons.

DORVAL.

Un moment. Vous savez que j'aime la charmante Lucile ; le retour de mon père, en retablissant ma fortune, me rend digne de votre nièce ; accordez-moi sa main et déchirons notre billet.

GÉRONTE.

Y consens-tu, Lucile ?

LUCILE.

Je n'y mettrai point d'obstacle.

GÉRONTE.

Touchez-là, Dorval, et déchirons, déchirons.

DORVAL.

Un moment ! attendons que le contrat soit fait. Appelons d'abord le notaire, puis déchirons notre billet.

GÉRONTE, *haut.*

Qu'on aille chercher le notaire, et déchirons, déchirons.

CRISPIN.

Pour nous, Lisette, qui n'avons rien à déchirer, unissons nos cœurs et nos fortunes.

LISETTE.

Et pour être heureux, gardons-nous d'écouter aux portes.

CHŒUR FINAL.

Que tout cède au transport qui m'inspire;
Oublions un moment de douleur:
Doux Hymen! à présent tout conspire
A fixer près de nous le bonheur.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE MIGNERET,
rue du Sépulcre, F. S. G., N.° 28.

